

L'INDUSTRIE DE LA PÊCHE, RÉIMAGINÉE

Pages 6 et 7



Photo: Courtoisie Kimberly Orren



Photo: Alick Tsui

**Fine gastronomie
à Wabush**

3

**Une réflexion sur la
visite royale**

4

**Une artiste franco à
Lawnya Vanya**

9

Le trésor de Tante Lizzy

Une histoire pour enfants sur les trésors du bilinguisme.
Une collaboration entre Terre-Neuve-et-Labrador et Saint-Pierre-et-Miquelon.



À commander sur
gaboteur.ca

LE GRAFFITI COMME FORME D'ACTIVISME ARTISTIQUE

Les arts visuels offrent une vitrine sur la vie des artistes dont les expériences ne sont pas toujours immédiatement visibles, surtout pour ceux issus d'un contexte minoritaire. Exploration de l'art urbain avec l'artiste Mique Michelle, une franco-ontarienne reconnue pour ses œuvres de graffiti époustouflantes qui a passé du temps à St. John's à la mi-mai pour travailler sur une murale à l'École des Grands-Vents.



La nouvelle murale à l'École des Grands-Vents. Photo: Courtoisie Conseil scolaire francophone provincial

Pour Mique, il est essentiel de s'éduquer sur le graffiti afin que son message ne soit pas perdu; raison pour laquelle elle anime des ateliers et travaille avec des publics de tous les âges.

Artiste de graffiti depuis dix ans, Mique s'enflamme lorsqu'elle parle des messages et desthèmes qui habitent son art, tels que l'anti-racisme et la lutte contre les discriminations «Il fallait que les choses changent», dit-elle.

«Se responsabiliser»

Dans un milieu artistique, les éléments provenant des cultures des populations minoritaires visibles et invisibles ne sont souvent pas protégés. En plus de la stigmatisation qui entoure la pratique du graffiti, des expériences telles que le fait d'être victime de racisme ou d'appropriation culturelle, souvent ignorées par ceux et celles qui ne les ont jamais vécues, font en sorte que les messages artistiques ainsi que ce à quoi ils se réfèrent passent inaperçus.

C'est là un des moteurs de l'activisme artistique de Mique. Elle promeut la sensibilisation quant à cette forme d'injustice qui se résume à prendre, que ce soit de manière consciente ou inconsciente, quelque chose à quelqu'un d'autre sans conséquence.

«C'est génial de pouvoir en parler avec les élèves et les enseignants, qui sont tellement accueillants, et d'avoir ces conversations dès le début. Il faut s'assurer qu'on ne commence pas ce cycle de discrimination». Ajoute-t-elle: «il y a une façon d'apprécier sans parler [à la place de quelqu'un]». Le choix du graffiti comme moyen d'expression vise à l'inclusion selon beaucoup de ses artistes.

«C'est essentiel pour que les gens puissent se reconnaître dans les arts sur les murs dans les milieux sociaux», dit Mique. Les images représentatives de la lutte pour l'acceptation sociale dans les années 1960 découlent de ce mouvement artistique. L'art urbain sert à fournir un environnement de création pour tout artiste, peu importe leur formation artistique. Il promeut l'expression de l'individu en leur offrant un *safe space* («espace sécurisé»).

«J'aimerais que ça continue. Ce n'est pas parce que je suis partie qu'il faut que ça s'arrête», lance-t-elle. En laissant une trace de son message sur la murale de l'École des Grands-Vents, c'est sûr que la discussion sur le futur de l'art urbain au sein des communautés minoritaires ne cessera pas.

Les œuvres de Mique Michelle, l'une des principales gardiennes de cette forme d'art au Canada, sont facilement reconnaissables grâce à ses images puissantes et son style intemporel. Elle a même récemment laissé son empreinte sur les murs de l'École des Grands-Vents.

Amplifier la voix à travers de l'art

Le graffiti, reconnu comme une forme d'art qui ajoute de la couleur à des espaces publics plus monotones, montre aussi les différentes couleurs de la société d'une façon artistique et originale. Une forme d'art qui remonte à l'Antiquité, où même les Grecs et les Romains gravaient des noms et des poèmes de protestation sur des murs, le graffiti en 2022 perpétue cette tradition d'expression publique qui amplifie des voix autrement trop souvent inaudibles.

«Les formes d'art comme le graffiti sont vraiment une façon pour les minorités visibles et invisibles de pouvoir propager leurs messages, puis faire un rappel aux gens aussi de leur réalité», explique la franco-ontarienne.

La naissance contemporaine du graffiti dans les années 1960 a été déclenchée par les expériences de racisme des communautés minoritaires de New York. Souvent incompris et considéré comme du vandalisme, cette forme d'art est souvent victime de préjugés, à l'image de ses communautés fondatrices. «Nous avons l'idée dans nos têtes que le graffiti est illégal mais c'est normal, beaucoup de gens ont ces préjugés», explique-t-elle.



formationoffreactive.ca
activeoffertraining.ca

Formation interactive en ligne sur l'offre active des services de santé en français

- ❖ Formation **GRATUITE**
- ❖ S'adresse aux gens qui **travaillent** ou qui **étudient** dans le domaine de la **santé** ou en **soins communautaires**
- ❖ Disponible en **français** et en **anglais**
- ❖ Possibilité d'obtenir des **crédits d'apprentissage continu**

Sensibiliser à la valeur de l'offre active

Amener à **prendre conscience** du rôle important à jouer pour assurer une **amélioration durable** de l'offre active

Promouvoir la **sécurité** et la **qualité des soins** pour les patients et les clients

Offerte par :



Financée par :



Santé Canada

Health Canada

FINE GASTRONOMIE

Éric Cyr

UN CHEF CUISINIER AU LABRADOR

Qui aurait cru qu'un jour un cuisinier de renommée internationale exercerait son art gastronomique créatif dans la région? C'est pourtant le cas. Le chef Mico Galligues prépare le menu du nouveau bar-salon du restaurant Grenfell de l'hôtel Wabush, The Frozen Rooster («Au coq gelé»). Ce dernier a complètement réorganisé le menu de la cuisine et concocte désormais de petits plats sophistiqués pour la clientèle du bar lounge qui en fait la demande.

Le chef cuisinier de renom au parcours hors du commun est un passionné d'art culinaire qui a fait ses preuves sur la scène gastronomique mondiale.

Originaire de Manille, la capitale des Philippines, Mico Galligues confie que ses parents qui œuvrent dans le domaine médical l'ont poussé à se diriger vers la médecine. Il a donc obtenu un diplôme en biologie au collège de médecine de l'Université Our Lady of Fatima avant de se rendre compte que c'était plutôt la cuisine qui l'intéressait.

«Dans la famille, nous aimons beaucoup cuisiner. Nous avons ça dans le sang. Mon grand-père était un chef et mon frère est un pâtissier à Macao, une ancienne colonie portugaise en Chine.» Ce dernier s'est donc réorienté vers sa passion première en fréquentant l'École internationale des arts culinaires et de la gestion hôtelière (International School for Culinary Arts and Hotel Management) à Manille avant d'exercer son talent à l'hôtel Intercontinental local.

Du golfe persique au pays du Soleil-Levant

Se rendant compte de son potentiel, les responsables du groupe hôtelier international, devenu par la suite Radisson, l'envoient suivre

une formation de six mois à Tokyo au Japon avant de lui offrir un poste à Dubaï aux Émirats arabes unis où il démarre le premier restaurant nippon de viande grillée cuite à la façon yakiniku, en 2002. Il reste dans ce pays du golfe persique durant sept ans. C'est à cette époque qu'il participe annuellement à deux compétitions culinaires internationales.

Distinctions et tournée en Europe

En 2007, il se hisse à la deuxième place du concours international George Foreman Grill Cook Showdown qui réunit 170 participants et c'est le boxeur George Foreman qui lui remet le prix en personne à Dubaï. En 2008, il remporte le titre de sous-chef de l'année, ce qui lui a valu de se rendre parfaire son art gastronomique au prestigieux institut d'arts culinaires et de management hôtelier Le Cordon Bleu fondé à Paris en France en 1895.

C'est là qu'il se familiarise avec la gastronomie moléculaire, une discipline scientifique qui a pour objectif la recherche des mécanismes des phénomènes qui surviennent lors des transformations culinaires. Grâce à son talent et à son expertise, il parcourt le continent européen en travaillant en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Belgique avant de



Le chef cuisinier de renom, Mico Galligues, donne un avant-goût de ses talents culinaires. Photo: Éric Cyr

retourner dans l'Hexagone puis de nouveau à Dubaï où il évolue avec la légende culinaire, le chef allemand Uwe Micheel.

«J'ai préparé des repas pour le pilote automobile allemand Michael Schumacher sur son yacht privé», confie modestement Mico Galligues, comme si avoir été le chef personnel de «Schumi» était totalement banal. Le chef philippin a aussi rédigé des articles culinaires pour une revue spécialisée et est membre de l'Association

mondiale des sociétés de chefs créée à la Sorbonne en 1928.

Pourquoi le Labrador?

Arrivé au pays en 2008, il applique ce qu'il considère les trois qualités essentielles d'un bon chef, soit l'optimisme, la débrouillardise et l'adaptation. Il travaille dans de bons restaurants à Toronto où il a pour cliente régulière l'écrivaine canadienne bien connue Margaret Atwood et où il prépare des plats

pour des personnalités publiques (acteurs, réalisateurs) lors du Festival international du film dans la Ville Reine avant de se rendre à Calgary et à Vancouver.

C'est à Montréal qu'il croise l'homme d'affaires Jeannot Gamache qui lui apprend qu'il existe une petite communauté philippine au Labrador et qui l'invite à venir travailler dans son restaurant, le Pub 215, en lui faisant miroiter des pêches miraculeuses. Comme le chef aime beaucoup taquiner le poisson, il accepte.

«Habitant à l'époque dans la métropole québécoise, je n'avais jamais entendu parler du Labrador, mais une fois en voiture sur cette foutue route 389, en mai 2019, je me suis dit qu'il valait mieux me rendre jusqu'au bout. Finalement, comme j'adore la pêche et que je suis passionné de photographie, je me spécialise en nourriture et en paysages, j'aime bien vivre ici.»

Malheureusement, il n'a toujours pas réussi à convaincre sa petite amie scandinave de le suivre. Il a cependant attiré sur place l'un de ses amis philippins, Loyd Aleta, un réputé mixologue, qui maîtrise l'art de confectionner des cocktails et des assemblages de boissons complexes qui accompagnent bien ses dégustations et ses repas.

ENTREPRENEURIAT

Propos recueilli par Rose Avoine-Dalton

UN ACADIEN RETAILLE LES TOWNIES

Niché dans une rangée de vieux bâtiments du centre-ville de St. John's, Couture Design N.L. a ouvert ses portes il n'y a que trois semaines, mais la ligne téléphonique du propriétaire Robert Lanteigne n'arrête pas de sonner! Certains cherchent les services de modification ou de réparation de vêtements. D'autres aimeraient bien mettre la main sur des créations vestimentaire d'haute couture du patroniste qui a près de 50 ans d'expérience dans le domaine. Alors qu'il travaille sur une de ses nombreuses commandes, Robert Lanteigne accueille Le Gaboteur dans son atelier pour discuter de sa nouvelle entreprise.

RAD: Comment êtes-vous entré dans l'industrie de la mode?

Robert Lanteigne (RL): Moi je suis acadien de Caraquet, et à 16 ans je suis parti pour le Québec pour aller à l'Université de Montréal - je me suis sauvé! J'ai commencé à travailler dans des géantes boutiques, puis à 18 ans, j'ai fait deux ans dans une école de couture. Ensuite, je suis allé deux ans à Paris faire du prêt-à-porter, puis à Rome pour trois ans. Puis, je suis retourné à Montréal et j'y suis resté pendant 25 ans.

RAD: Après ce grand parcours international, pourquoi venir à Terre-Neuve-et-Labrador?

RL: Par les circonstances de la vie, je suis arrivé à Terre-Neuve par hasard une fin de semaine. J'avais eu un contrat à Halifax

pour faire une collection de vêtements, et j'avais une copine qui m'a dit «Robert! Tu devrais faire un tour à St. John's». J'ai dit «Bien, je vais y aller pendant deux, trois jours». Donc je prends l'avion et j'arrive ici, en plein hiver et c'était beau!

RAD: C'est clair que vous êtes resté dans la province pendant plus que quelques jours!

RL: En fait, j'ai dit «Tiens, je vais prendre une année ici et je retournerai dans un an.» À trois ou quatre reprises, je devais partir - je pensais toujours partir - mais je suis encore là!

RAD: Qu'est-ce qui vous a gardé ici?

RL: J'ai toujours travaillé pour des grosses compagnies à courir dans des capitales pen-

dant 45 ans, donc je trouvais ça intéressant de me ramasser ici à St. John's. J'étais aussi content de retrouver des valeurs humaines, parce que moi, j'ai toujours travaillé dans des bureaux pour un *head office*. Maintenant je me trouvais à faire face à des clients.

RAD: Vous avez travaillé pour d'autres tailleurs d'ici pendant plusieurs années. Avez-vous toujours voulu ouvrir votre propre entreprise?

RL: Ça fait presque un an que j'y pense. J'ai ouvert Couture Design N.L. parce que je pense que je vais crever ici! J'ai pensé que je voulais m'installer ici pour

de bon, et plutôt qu'aller travailler pour quelqu'un, je vais aller m'éclater pour faire de la belle, belle couture.

RAD: J'ai entendu dire que vous alliez faire des collaborations avec des entreprises locales, pouvez-vous partager des détails avec nous?

RL: Non... Bien, j'ai proposé des patrons pour des boutiques, et ils ont été acceptés! En plus il y a un salon de coiffure - je ne peux pas t'en parler non plus - où je suis passé ce matin pour un *meeting*. J'attends les trois couleurs pour [leur] faire des t-shirts.

Pour plus d'informations sur Couture Design N.L., contactez Robert Lanteigne au 709-689-9958 ou à l'adresse robertvlanteigne@gmail.com.

CHRONIQUE À TEMPS PERDU

LE DÉCLIN DE L'AURA MONARCHIQUE

Au moment où j'écris ces lignes, deux membres de la famille royale britannique entament leur courte visite de trois jours au Canada à St. John's. Le prince Charles, premier prétendant au trône, et sa femme Camilla défilent sous mes yeux, grâce à la couverture en direct de la CBC, à travers les jardins de la résidence de la lieutenant-gouverneure. Ils s'y recueillent en présence de représentants autochtones, de dignitaires, de politiciens et même d'enfants qui brandissent joyeusement des petits drapeaux canadiens.

Patrick Renaud

Il y a là, tous les indicateurs qu'il y a *quelque chose qui se passe*: couverture médiatique extensive, occupation de différents lieux à haute teneur symbolique, présence de dignitaires politiques et communautaires, présence d'enfants qui à la fois représentent la légèreté d'une joie innocente et expriment l'idée d'une relation entre les Canadiens et la famille royale qui se prolonge d'emblée dans la durée, puisqu'ils sont, *déjà*, les *Canadiens de demain*.

Or un événement ne se caractérise pas seulement par ce qui se passe et ne se réduit pas à ce qui s'y *présente*. Il s'élabore à partir de ce que cette présence permet de dire. L'événement est consubstantiel aux gestes d'écriture et de parole qui lui donnent vie et sens. Et force est de constater que l'événement de cette visite royale permet de dire bien des choses; des choses parfois surprenantes.

Monarchie et démocratie

Dans son allocution, le Premier ministre Justin Trudeau voyait cette visite comme une manière de souligner l'importance de la monarchie dans la mesure où elle assure «l'endurance et stabilité de notre démocratie».

La déduction politique que l'on peut faire de cette idée est alors bien simple: puisque la stabilité et l'endurance de nos institutions démocratiques dépendent en grande partie de ce lien historique avec la monarchie, il serait mal avisé de renoncer à ce lien unissant le Canada à la couronne.

Cette *explication monarchique* de la stabilité de notre démocratie est commode pour Justin Trudeau, bien sûr, puisqu'elle lui permet de tracer le portrait d'une conjoncture politique stable.

Or ce portrait, pour qu'il soit vraisemblable, opère une réduction particulièrement sévère de ce qu'est la démocratie, la réduisant essentiellement à la vie parlementaire et au processus de passation du pouvoir de gouverner.



Photo: Alick Tsui

Ceci lui permet d'oublier les différentes formes de vie politique qui existent à l'extérieur du parlement et qui viennent déranger la supposée *stabilité* de l'ordre parlementaire et constitutionnel canadien. On peut penser ici aux différentes luttes des peuples autochtones: pour leur autonomie politique, pour défendre leur relation à leurs territoires, pour ne pas vivre dans la misère, pour ne pas que leurs langues et leurs traditions soient effacées. La «stabilité démocratique» dont parle Trudeau est aussi, en grande partie, ce contre quoi se battent ces groupes autochtones puisqu'elle reproduit des relations coloniales avec les peuples autochtones

Trudeau *oublie* également que, comme c'est le cas dans beaucoup de démocraties occidentales, il y a une certaine crise de confiance de certaines franges de la population envers les institutions politiques traditionnelles et qu'il aurait pu participer à la solution de cette crise de confiance en instaurant une réforme du mode de scrutin. Mais comme tant d'autres politiciens avant lui, il aura manqué de courage et de volonté.

De parler alors d'une stabilité démocratique qui dépend de la sta-

bilité centenaire d'une tête couronnée qui vit de l'autre côté de l'océan permet ainsi au premier ministre de ne pas voir certaines réalités politiques qui autrement sont tout à fait évidentes.

Le lien à la monarchie qui s'effrite

La rhétorique du premier ministre mariant monarchie et démocratie l'empêche également de voir à quel point un tel argument est, *de fait*, de moins en moins audible au sein de la population canadienne. En fait, Trudeau «*n'entend pas* de sentiment anti-monarchiste significatif de la part des Canadiens»¹.

Or, ce qu'il n'entend pas, les sondages, eux, l'entendent et le font voir très clairement. Un sondage récent indique ainsi que la moitié des Canadiens pensent qu'il serait souhaitable de couper les ponts avec la monarchie dans le futur². Et la clause «dans le futur» semble dépendre d'un attachement particulier à la personne de la reine. L'attachement à la monarchie serait alors analogue à une tradition familiale que l'on respecte parce que notre grand-mère y tient. Or rien n'indique que la

tradition sera respectée lorsque grand-mère rendra l'âme.

Si la présence d'enfants lors de l'arrivée du couple royal voulait exprimer l'attachement supposé pérenne des Canadiens à la monarchie, on peut également se tourner vers d'autres enfants qui eux, n'étaient pas présents et qui avaient cependant des choses à dire.

Par exemple cet enfant pour qui le couple royal ne représente pas une condition de la stabilité politique de son pays, mais qui y voit plutôt l'expression de «la division entre les riches et les pauvres»³ qui participe à la fragilisation de la paix sociale de toute société, comme nous le savons depuis Aristote. Ou encore cet autre enfant pour qui la visite du couple royal n'est autre chose qu'un événement mé-

diatique centré autour de deux célébrités mais qui ne lui dit rien à elle *en tant que Canadienne*.

Si le second enfant est à la rigueur indifférent à cette relation historique entre la couronne et le Canada, le premier la juge néfaste et voit les vertus de la rupture, c'est-à-dire, d'une refondation de l'ordre constitutionnel et politique canadien.

Bien entendu, peut-être Trudeau s'est-il exprimé ainsi par pure politesse et par simple souci protocolaire. Mais il faut peut-être s'attendre à ce que de plus en plus de personnes lui disent que la politesse a ses limites et que certains protocoles et traditions peuvent et doivent être abandonnés. Surtout si grand-mère Élisabeth n'en a plus pour bien longtemps...

David Beauchamp, le nouveau membre d'équipage du Gaboteur, réfléchit à la visite royale, à travers les yeux d'un Québécois. À découvrir en ligne, ici: www.gaboteur.ca/le-quebecois-la-visite-royale-et-le-malaise

1 Citation tirée de l'article de la CBC NL, «Prince Charles, Camilla départ St. John's as Day 1 of Canadian Royal Tour wraps up», publié en ligne le 17 mai 2022.
2 Le sondage mené par l'Institut Angus Reid a été publié le 21 avril 2022.
3 Citation tirée de l'article de Radio-Canada Info «Le prince Charles et la duchesse Camilla sont arrivés à Terre-Neuve», publié en ligne le 17 mai 2022.

Le GABOTEUR

Le Gaboteur est le journal francophone de Terre-Neuve-et-Labrador depuis 1984. Il est publié en versions papier et numérique par la société sans but lucratif LE GABOTEUR INC.

SIÈGE SOCIAL

223-233 rue Duckworth, suite 206
St. John's (TNL) A1C 1G8

709 753-9585 **Canada**

Un gaboteur, c'est un bateau qui transporte des marchandises ou des personnes de port en port. C'est aussi une personne qui se promène un peu partout et rapporte des nouvelles.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Cyr Couturier, président
Ysabelle Hubert, vice-présidente
Maude-Julia Blanchet, trésorière
Nancy Boutin, administration
Andrée Thoms, secrétaire
Contact: ca@gaboteur.ca

ÉQUIPE

Directeur général et rédacteur en chef
Cody Broderick - dg@gaboteur.ca

Salle de nouvelles

Rose Avoine-Dalton - stage@gaboteur.ca
David Beauchamp - redaction@gaboteur.ca

Mise en page
Jessie Meyer

Ont collaboré à ce numéro

Liz Fagan, Éric Cyr, Patrick Renaud, Alick Tsui, Charles Garnier, Véronique Forbes, Catherine Arsenault

Impression: Advocate Printing

Distribution (dernier numéro): 700 exemplaires
ISSN 0836-8155

PUBLICITÉ

Représentation nationale

Lignes agates marketing
anne@lignesagates.com

Terre-Neuve-et-Labrador, Saint-Pierre et Miquelon
Le Gaboteur Inc.

info@gaboteur.ca, www.gaboteur.ca/annoncer

ABONNEMENT

Tarifs pour un an, avant taxes

CANADA Papier + numérique: 35 \$
Numérique (Canada): 25 \$
INTERNATIONAL Numérique: 30 \$
Papier + numérique: 130 \$

www.gaboteur.ca/abonnement

réseau presse
médias professionnels de l'Info locale

FIER MEMBRE

GAGNANT DU PRIX D'EXCELLENCE GÉNÉRALE 2019
pour la rédaction journalistique

GAGNANT DES PRIX D'EXCELLENCE GÉNÉRALE 2020
meilleur projet spécial
meilleur article communautaire

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2020
meilleur article arts et culture
meilleur annonce fabriquée maison

GAGNANT DU PRIX D'EXCELLENCE GÉNÉRALE 2021
meilleur projet numérique de l'année

FINALISTE AUX PRIX D'EXCELLENCE 2021
meilleur article d'actualité, meilleur article
communautaire et meilleur projet spécial imprimé

LE GABOTEUR INC. est membre de du
Réseau.Presse. Nous sommes fiers
d'appuyer la Fondation Donatien Frémont.

TÉMOIGNAGE

Charles Garnier

MON OURS ET MOI

En ces temps où le végétarisme, le végétalisme et le véganisme sont des pratiques alimentaires de plus en plus à la mode, je suis définitivement à contre-courant. En effet, la consommation de viande prend une bonne place dans mon régime alimentaire et alors que bon nombre de personnes seraient complètement démunies si les tablettes des supermarchés devaient être vides pour plusieurs mois, je suis de ceux qui seraient encore en mesure de mettre de la viande fraîche au menu pour leur famille. Et que du bio, sans antibiotiques ni aucun agent de conservation de surcroît! Sur ce point, je suis plutôt tendance!

Vous l'aurez compris: Je suis un chasseur. Je suis celui perçu comme un assassin sans âme par les adeptes de l'extrémisme philosophique en éthique et bien-être animal. Je profiterai de la tribune qui m'est offerte ici pour tenter de recadrer quelque peu les principes de la pratique de cette activité malmenée par toutes sortes de croyances populaires et de désinformation. Bien sûr, si vous êtes de ceux qui voudraient rendre illégale la consommation de viande, incluant tout ce qui est offert au comptoir de la boucherie près de chez vous, je n'apporterai aucun argument susceptible de vous faire changer d'idée et je vous prierai d'abandonner la lecture de ce texte dès maintenant. Si vous pensez cependant que le choix d'en consommer peut être fait tout en étant respectueux de la nature qui nous offre cette ressource, voici comment je perçois la pratique de cette activité.

L'évolution de la race humaine nous a positionnés au sommet de la chaîne alimentaire. Nos habiletés physiques et cognitives nous ont permis de nous développer depuis l'ère préhistorique en dominant notre environnement et les autres créatures moins avantagées que nous par la nature. Il y a à peine un siècle de cela, personne n'aurait remis en question la légitimité de l'humanité à utiliser les ressources alimentaires offertes par la nature. L'augmentation exponentielle de la population mondiale et la surconsommation à outrance ont cependant modifié l'équilibre établi. Les scientifiques ont tout à fait raison de nous mettre en garde et de faire pression sur tous les niveaux gouvernementaux pour mettre en place des moyens de réduction de notre consommation abusive des ressources naturelles de toutes sortes. L'humanité court à sa perte si nous n'arrivons pas à renverser la tendance.

À l'échelle du pays, les denrées alimentaires sont transportées par camions sur des milliers de kilomètres depuis les producteurs, passant par les centres de distribution avant de se rendre jusqu'aux consommateurs. Parmi ces denrées, la viande de bœuf offerte au comptoir de boucherie de mon épicerie locale provient d'élevages industriels de partout au pays et a ainsi pu parcourir des milliers de kilomètres pour se rendre jusqu'à moi. Outre les retombées écologiques associées à ce transport, le coût environnemental de ces élevages industriels et l'étendue des terres fertiles utilisées pour l'agriculture servant à l'alimentation du bétail sont également immenses.

J'ai la chance d'habiter un vaste territoire avec une densité de population très faible. L'abondance des richesses naturelles m'entourant me donne un choix que tous n'ont pas. Je choisis donc de profiter de mon rang supérieur dans la chaîne alimentaire pour aller chercher moi-même, à quelques kilomètres de mon domicile, une viande de qualité supérieure avec un impact considérablement réduit sur l'environnement. Ce faisant, j'utilise aussi l'intelligence dont l'évolution m'a doté



Lorsque cette femelle a commencé à visiter régulièrement un de mes sites d'appâtage accompagnée de ses trois oursons, j'ai rechargé le baril avec 50 livres de moulée et abandonné le site pour le reste de l'été afin de lui laisser toute la place. Photo: Charles Garnier

pour sélectionner judicieusement la bête qui remplira mon congélateur pour mes besoins nutritifs. Je ne choisirai pas une espèce menacée d'extinction, je ne prélèverai pas une femelle accompagnée de ses petits et je ne risquerai pas de blesser inutilement une bête si je ne suis pas certain de la précision de mon tir. Je m'assure également de ne gaspiller absolument aucune partie comestible de ma récolte et je pratique cette activité dans le respect de tous les règlements municipaux, provinciaux et fédéraux.

La chasse à l'ours noir est mon activité préférée, non seulement pour la qualité inégalable de la venaison mais aussi pour le contact étroit avec la bête qui me permet d'établir une relation de respect avec elle.

J'ai la chance en effet d'interagir avec l'ours que j'ai ciblé lorsqu'il devient moins méfiant de ma présence régulière durant la période d'appâtage. En adoptant une routine quotidienne rigoureuse s'échelonnant sur plusieurs semaines, j'habitue tellement l'ours à mon horaire et à ma présence qu'il finit par m'attendre au site d'appâtage à l'heure habituelle. Ces contacts étroits avec lui me permettent de me placer à son niveau, de le respecter et de me méfier de lui tout comme lui se méfie de moi. Il m'observe, m'analyse et me teste. Il tente de me faire fuir en se montrant agressif pour protéger son territoire d'un compétiteur, ne comprenant pas trop bien le lien entre ma présence et l'apparition de la nourriture au site d'appâtage. Je réplique en me montrant plus grand et plus imposant que lui, l'arme dans mes mains me rendant plus confiant. Cet exercice de mesure de l'adversaire et de démonstration de puissance m'enseigne beaucoup plus de respect pour la nature et cette bête que si je l'avais récolté à notre première rencontre.

Après quelques jours consécutifs à me mesurer ainsi à lui, sa méfiance à mon égard est réduite au point qu'il ne se gêne

plus pour m'approcher malgré mes tentatives de démonstration de puissance. C'est le moment que je choisis pour le récolter, alors qu'il est dans son élément et dans la situation qui lui est familière, soit celle du prédateur en plein contrôle de son territoire. J'ai la prétention de croire que la fin de vie de cet ours dans ces circonstances est plus naturelle que celle du bœuf transféré vers l'abattoir après une courte vie en captivité, à être engraisé industriellement.

Je ne cherche pas à convaincre personne par ce texte d'adhérer à la chasse à l'ours pour assurer leur subsistance mais je souhaite susciter une réflexion sur l'opinion souvent négative que plusieurs se font sur ceux qui pratiquent une activité de chasse, quelle qu'elle soit.

Je souhaite une belle saison estivale dans le respect des opinions différentes à tous les lectrices et lecteurs du *Gaboteur!*

Êtes-vous bilingue?

Rejoignez l'Agence du revenu du Canada (ARC) à Terre-Neuve-et-Labrador (T.N.-L.)!

Pourquoi travailler à l'ARC?

- ✓ Horaire variable
- ✓ Culture de milieu de travail inclusive et effectif diversifié
- ✓ Un des 100 meilleurs employeurs au Canada
- ✓ Télétravail possible pour les résidents de T.N.-L. ayant accès à l'Internet haute vitesse, un milieu de travail sécurisé à leur domicile et un service téléphonique cellulaire fiable

Postulez maintenant!

Numérisez le code QR ci-contre pour postuler, ou envoyez-nous votre CV avant le 30 juin 2022 par courriel à NP12ABX140G@cra-arc.gc.ca!



L'INDUSTRIE DE LA PÊCHE, RÉIMAGINÉE

Le 10 mai dernier, la Social Justice Co-op of Newfoundland and Labrador a invité le public au St. John's Farmers' Market dans le cadre de sa série de discussions intitulée Socials 4 Justice («Socialiser pour la justice sociale»). Cette rencontre abordait les manières potentielles de transformer les pêcheries en un milieu juste et équitable tout en limitant l'impact néfaste de la pêche commerciale sur l'industrie à Terre-Neuve-et-Labrador, province toujours orientée vers la mer.

Retour aux sources: justice sociale pour la pêche

Selon Melissa Samms, qui travaille dans l'industrie de la pêche sur la côte ouest de Terre-Neuve, cette activité est probablement une des plus importantes pour l'histoire de la province en raison de son symbolisme. Et qu'en est-il de son avenir? Voici une des questions importantes abordées lors de l'événement Socials 4 Justice tenu le 10 mai dernier. **David Beauchamp** | IJL - Réseau.Presse - *Le Gaboteur*

Pendant des siècles, la pêche a été le cœur économique et culturel de Terre-Neuve-et-Labrador et a été la raison principale de sa colonisation par les Européens. Bien que la pêche soit toujours importante pour la province, plusieurs considèrent qu'elle a perdu de son prestige en raison des impacts négatifs de l'industrie sur l'économie, la sécurité alimentaire et le climat. Beaucoup réclament des changements radicaux.

«L'océan est un bien commun»

Pour le pêcheur à la retraite, Barry Darby, auteur du document *Changing Course - A New Direction for Canadian Fisheries* publié en 2019 en collaboration avec Helen Forsey, l'océan est bien plus qu'un secteur d'exploitation économique. «L'océan est un bien commun. Il y a présentement deux acteurs majeurs qui l'utilisent: l'industrie de la pêche privée possédant de larges navires d'exploitation et qui veulent tout contrôler ce qu'il y a dans l'eau avant même que le poisson soit né, et le reste d'entre nous qui dépendent du poisson pour notre alimentation et nos entreprises locales», souligne-t-il quant à ce qui menace les océans et les poissons aujourd'hui.

Si l'océan est un bien commun, la question des permis et des différents aspects légaux liés à la pratique de la pêche peuvent créer une image négative des plus petits pêcheurs et ce, au bénéfice de l'industrie de la pêche à grande échelle. «Pêcher est devenue une activité péjorative et la grande industrie a engendré cette situation à cause de l'importance accordée aux permis encadrant qui peut pêcher et comment», fustige John Weber, un des interlocuteurs ayant pris le micro lors de l'événement. «On met à l'avant-plan le petit pêcheur avec son seau de crabes capturés illégalement comme étant responsable de la destruction de la faune dans les océans pendant que les navires industriels capturent littéralement tout ce qui se trouve sous l'eau jusqu'au plus petit caplan».



À Terre-Neuve-et-Labrador, la pêche à la morue ne se fait plus à la même échelle qu'avant le moratoire de 1992. Pourtant, les gens de tous les âges profitent de la pêche récréative pour retoucher à cette tradition. Photo: David Jensen (Archives *Le Gaboteur*)

Melissa Samms, qui en est présentement à sa deuxième saison de pêche au homard, pense qu'il y a une valeur ajoutée à accorder la priorité à la pêche à petite échelle. «Nous pourrions vendre les produits de la mer directement à la clientèle locale au lieu de laisser les distributeurs le faire à notre place, chose qui augmente les prix du poisson tout en diminuant la qualité du produit», mentionne-t-elle pendant sa présentation enregistrée par audio. Samms ajoute que retirer les distributeurs alimentaires de la chaîne d'approvisionnement ferait aussi en sorte de rapprocher le consommateur et le pêcheur et créerait des liens sociaux importants; et ce en plus de permettre l'accès à de meilleurs produits en diversifiant l'offre.

Une île en exemple

Barry Darby et Helen Forsey voient des problèmes majeurs avec le système en place actuellement dans le milieu de la pêche. «Nous devons faire des changements pour remplacer les politiques en vigueur présentement par un nouveau système holistique qui prend en compte les aspects économiques autant que sociaux et écologiques», expliquent-ils en interview. Le duo nous met en garde contre une attention trop forte accordée à un de ces trois éléments puisque ce scénario mène inévitablement à un déséquilibre, comme dans le cas de la morue, pour qui l'intérêt économique a mené à son déclin et à l'imposition du moratoire de 1992.

Barry Darby pense qu'il existe des modèles ailleurs dans le monde desquels la province pourrait s'inspirer. Il cite en exemple l'Islande: «Au niveau des poissons pêchés collatéralement, [les pêcheurs islandais] sont obligés de les ramener sur la terre ferme pour répertorier le nombre de poissons qu'ils ont tués accidentellement et ainsi obtenir les chiffres exacts de l'impact de la pêche sur toutes les espèces. Ceci est un exemple parmi tant d'autres qui fait en sorte que l'Islande est un modèle en matière de juridiction dans les pêcheries.»

D'ailleurs, le chercheur explique que l'Islande priorise de plus petits bateaux et que de cette manière, la pêche en devient plus lucrative en plus d'être davantage écoresponsable. «C'est une des formes que prend la décroissance économique et industrielle», ajoute Forsey.

D'aval en amont

Pour les deux activistes, il faut retourner à la base, et ce, le plus rapidement possible. Selon eux, une des meilleures manières d'atteindre cet objectif est d'abandonner le système de quotas actuellement appliqué par Pêches et Océans Canada puisqu'il est un des principaux nœuds du problème.

Dans le rapport, il est recommandé de remplacer les quotas par un système fondé sur l'effort. Ce nouveau système permettrait de gérer le milieu de la pêche plus efficacement grâce à une approche qua-

litative fondée sur une diversité de prises et en prenant en considération la biodiversité marine comme un ensemble en constante interaction. Ceci est contraire au système de quotas quant à lui fondé sur une approche quantitative où le poids et le nombre de poissons pêchés et vendus sont les principaux indicateurs.

Darby croit que les quotas ne sont pas adaptés à la pêche et à la complexité de la biodiversité marine. Il prend pour preuve le fait que l'industrie de la pêche au homard est la plus solide et florissante au pays et qu'il n'y a aucun quota régissant cette pêche. «Pendant plus de 90 ans, la pêche au homard est celle [qui a été] la mieux gérée et il n'y a jamais eu de quotas pour le nombre de homards pêché. Cela paraît contre-intuitif, mais en utilisant un équi-

pement approprié pour cette espèce ainsi que des navires plus petits et adaptés, cela [a permis de réduire] les impacts néfastes sur toutes les autres espèces qui cohabitent avec le homard», spécifie-t-il. «Par nature, le système de quotas cause davantage de dommages à l'environnement alors que la cible principale [devrait être] de réduire les impacts négatifs sur les écosystèmes».

L'activiste est optimiste quant à l'avenir puisqu'il remarque un changement de mentalité dans la population. «De plus en plus de gens sont conscients que le futur de la planète est intrinsèquement lié à notre présence. Nous devons tous travailler ensemble pour influencer les dirigeants à prendre de meilleures décisions et ainsi, réduire les impacts négatifs des humains sur les écosystèmes.»

ACTU EN DESSIN



Photo: Dessin par L'Andalou

UNE PROPOSITION POUR CHANGER LE CAP DE L'INDUSTRIE

David Beauchamp

Le rapport *Changing Course - A New Direction for Canadian Fisheries* est le fruit d'un travail de longue haleine sur la situation de la pêche dans la province. Rédigé par Barry Darby en collaboration avec Helen Forsey, ce document de 25 pages, publié en 2019, propose des solutions concrètes pour remédier à la crise sévissant dans les pêcheries de la côte est canadienne.

Parmi ses recommandations, certaines pourraient être appliquées dès maintenant: «Nous pourrions actuellement imposer des limites plus basses de prises, abolir le système de quotas séparés par espèces marines, adopter un système qui freine la vente libre de poissons par des plus gros joueurs, etc».

Pour les auteurs, les suggestions contenues dans le rapport sont une piste de réflexion pour tous dans le but de changer cet état de fait. «La domination de l'industrie de la pêche a trop enfreint les droits de la population et cette situation doit cesser», réclame l'ancien pêcheur.

Pour télécharger le rapport en apprendre davantage sur ce dernier, c'est ici (en anglais seulement): <https://barrydarby.com/the-proposal/>.



Kimberly Orren est cofondatrice des organismes Girls Who Fish et Fishing for Success, dont l'un des objectifs est de diffuser des connaissances sur la pêche. Photo: Courtoisie Kimberly Orren



Photo: Frédéric Cyr (Archives Le Gaboteur)



Photo: Jessika Côté (Archives Le Gaboteur)

Kimberly Orren n'est pas la seule à penser que le développement d'une attitude positive envers la pêche commence dès l'enfance. Voici deux familles francophones de Terre-Neuve et du Labrador qui prouvent son propos. Photo: Courtoisie Kimberly Orren

PAS DE PÊCHE SANS DIVERSITÉ

Les bonnes discussions se déroulent souvent autour d'un bon repas! Accompagné de chaudière végétarienne et de *fish cakes* faits maison, l'un des principaux thèmes de l'événement Socials 4 Justice tenu le 10 mai dernier portait sur le patriarcat dans le milieu de la pêche et les problèmes sociaux provoqués par les inégalités de genre dans ce milieu.



David Beauchamp
IJL - Réseau.Presse - Le Gaboteur

Originaire de Come By Chance, Jasmine Paul est pêcheuse et représente la cinquième génération de pêcheurs dans sa famille. Elle est venue à l'événement avec différents outils qu'elle utilise dans son travail au quotidien pour démentir un mythe: ce n'est pas parce qu'elle est une femme qu'elle ne sait pas comment les utiliser. En d'autres mots, la pêche n'est pas un milieu fait exclusivement pour les hommes.

L'industrie de la pêche de Terre-Neuve-et-Labrador étant un milieu présentement dominé par les hommes, il semblait donc important pour les conférencières de faire le point sur la place et le statut des femmes dans cette industrie.

La pêche, pas seulement pour les hommes

Pour Kimberly Orren, ce sont les traditions transmises de générations en générations par son arrière-arrière-grand-mère Cherokee qui ont formé son attitude positive envers la pêche. Elle explique que son grand-père lui a toujours raconté des histoires de pêche de sa jeunesse passée dans l'État d'Oklahoma avec sa grand-mère. Elle ajoute aussi que son premier poisson attrapé avec lui a été un événement transformateur: «Ça a changé ma vie, et si on veut que la société développe un rapport positif à la pêche, on doit les emmener pêcher dès qu'ils, et surtout elles, ont l'âge de le faire».

Alors qu'elle mentionne qu'il est important que les femmes pêchent, Orren souligne du même coup que la pêche est aux prises avec des inégalités de genres. «Il y a encore du sexisme dans le milieu de la pêche», explique-t-elle. «Le terme *jinker* est encore utilisé pour désigner les femmes comme porteuses de malheur sur un bateau. C'est en lien avec le vieux stéréotype voulant que les femmes sont seulement bonnes à rester sur la terre ferme et faire le travail le plus ingrat pendant que les hommes pêchent, ont du plaisir en mer et reçoivent tout le mérite», ajoute Orren.

Selon elle, ce sexisme crée un manque criant de femmes comme cheffes d'entreprises dans les pêcheries. «Lorsque les industries avaient besoin de femmes, elles ont initié des programmes spéciaux s'adressant à

elles et cela a aidé à améliorer l'accès à des emplois autrefois entièrement masculins. Mais dans le milieu de la pêche, il y a seulement 20% de femmes qui pêchent en eau douce encore aujourd'hui. De plus, seulement 2% des pêcheries sont détenues par des femmes, c'est ridicule!», s'exclame Orren, elle-même fondatrice des organismes de pêche Fishing for Success et Girls Who Fish.

Le poisson, trait d'union

Pour Melissa Samms, pêcher est une activité qui doit rapprocher les gens plus que les diviser. «Depuis que Terre-Neuve a rejoint la Confédération, il y a eu beaucoup de ségrégation entre hommes et femmes à cause des mesures de centralisation et de bureaucratisme de l'ère Smallwood. Avant ça, les rôles genrés n'existaient pas: nous étions tous pauvres, donc toutes les femmes pêchaient aussi», raconte-t-iel en interview après sa présentation.

Iel explique aussi que la pêche est une partie importante de l'histoire collective de la vallée du Codroy puisqu'elle a mené à la colonisation et au métissage dans la région. «Les descendants de ce territoire sont unis par ce passé commun, et cette racine doit se traduire en la conjugaison de nos efforts pour la réalisation d'un but partagé, soit d'améliorer la situation des pêcheries ici», plaide Samms.

Cette aspiration à la lutte collective est d'ailleurs une des raisons qui expliquent sa candidature aux élections de 2021 sous la bannière du Nouveau parti démocratique de Terre-Neuve-et-Labrador. Iel explique que les valeurs de ce parti politique en matière de justice sociale pour les pêcheurs et de sensibilité environnementale cadrent avec ses priorités. «Mes intérêts sont davantage représentés par ce parti et je m'aligne davantage avec les intérêts de la province que ceux du pays. [...] Le homard est vendu ici moins cher que partout ailleurs même s'il est de bonne qualité. Les gens méritent une bonne vie et des salaires décentes».

Iel termine avec un appel à l'action: «Terre-Neuve a été trop longtemps la vache à lait du Canada. Si tous les gens qui sont partis étudier ou travailler hors de la province revenaient s'installer ici, l'île coulerait. Nous avons un grand poids collectivement.»

DANS NOS ÉCOLES FRANCOPHONES



PUBLIREPORTAGE

ENVOL

Au début du mois de mai, Mesdames Dannie et Aimée ont animé des ateliers de jardinage avec les élèves de la maternelle, de la 1^{ère} et 2^e années. Les deux enseignantes ont pu introduire les élèves à des notions d'horticulture en les faisant planter des graines de légumes dans leurs nouveaux jardins hydroponiques.

Dans le cours de sciences humaines de 6^e année de Madame Maryse, les élèves ont exploré diverses cultures des pays d'Afrique. Le but était d'élargir leurs horizons et créer un projet tangible avec toutes les notions apprises dernièrement. Avec la venue via le CSFP de Navel Sarr et de Oussama Srij, respectivement originaires de la Mauritanie et du Maroc, les jeunes ont pu acquérir encore plus de connaissances sur ces sujets en se familiarisant avec les différents parcours de ces deux personnes. Les élèves ont beaucoup apprécié!



Photo: École ENVOL



Photo: École ENVOL

BORÉALE

En avril dernier, l'École Boréale en collaboration avec la FFTNL ont organisé une activité de cabane à sucre. Les élèves et leurs familles ont pu se sucrer le bec et en apprendre plus sur cette tradition canadienne.



Photo: École Boréale

ROCHER-DU-NORD

Chaque année, des élèves de Rocher-du-Nord participent au Prix international du Duc d'Édimbourg. Ce programme extra-curriculaire a pour but de pousser les jeunes à développer leur potentiel et leurs aptitudes tout en redonnant à la collectivité. Dans le cadre de ce projet, Monsieur David forme à s'orienter et survivre en forêt. Les élèves ont eu une randonnée d'une journée préparatoire en octobre dernier et se préparent pour la randonnée de deux jours qui aura lieu un peu plus tard cette année. Pour cette dernière, les élèves ont fabriqué eux-mêmes des sacs à dos qu'ils pourront utiliser lors de cette randonnée.

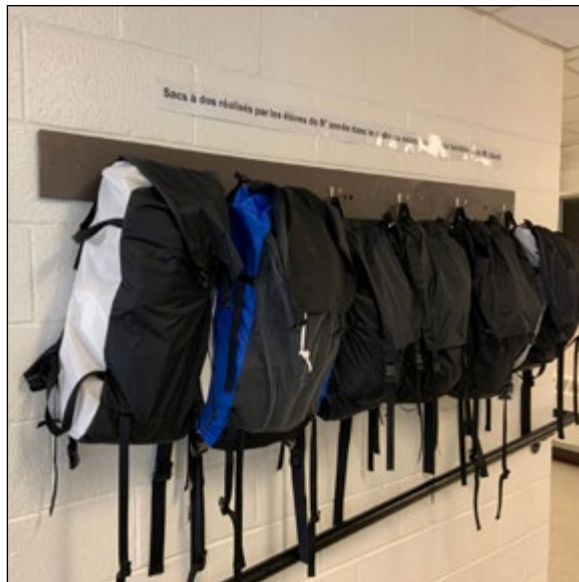


Photo: École Rocher-du-Nord



Photo: École Rocher-du-Nord

NOTRE-DAME-DU-CAP

L'École Notre-Dame-du-Cap a récemment organisé une friperie dans le but d'initier les jeunes à donner au suivant. Plusieurs dons de toutes sortes ont été faits pour l'événement. Cette initiative a conduit l'école à gagner le concours «Et toi, que fais-tu dans ta classe?» de l'initiative Communauté verte conduite par la Fédération Francophone de Terre-Neuve et du Labrador (FFTNL). La friperie a été un grand succès pour les jeunes et leurs familles!



Photo: École Notre-Dame-du-Cap

DES JEUNES QUI NOUS REPRÉSENTENT EN ATLANTIQUE

Au cours de la fin de semaine du 13 au 15 mai, deux élèves du CSFP ont participé à des événements pancanadiens.

Grâce à Franco-Jeunes, Tristan Claveau, élève de 8^e année à l'École Notre-Dame-du-Cap, a participé à l'AGA de la Fédération des jeunes francophones du Nouveau-Brunswick, se tenant à Fredericton au Nouveau Brunswick. Il a pu rencontrer la Secrétaire générale de l'Organisation internationale de la francophonie, Louise Mushikiwabo.

Juliette Mini, élève de 11^e année à l'École Rocher-du-Nord, a participé au forum jeunesse «Le Canada que nous souhaitons» organisé par la Commission des étudiant.e.s du Canada à Summerside à l'Île-du-Prince-Édouard. Des jeunes de tous les horizons, venus de toutes les provinces se sont rencontrés dans le but de discuter de sujets politiques qui leur tenaient à cœur.

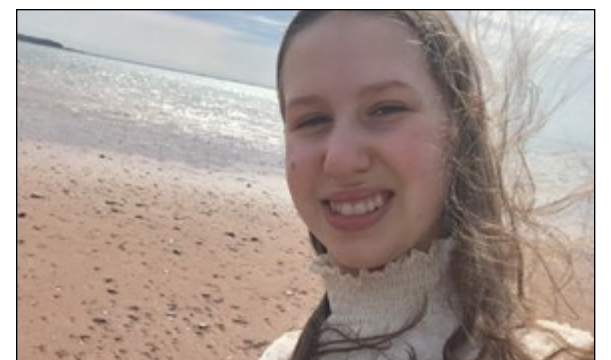


Photo: École Rocher-du-Nord



Photo: École Notre-Dame-du-Cap

Amélie Barsalou

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK!

ÉCOLE SAINTE-ANNE, LA GRAND'TERRE • [ecoleesa](#)
CENTRE ÉDUCATIF L'ENVOL, LABRADOR CITY • [ecoleenvol](#)
ÉCOLE BORÉALE, HAPPY VALLEY-GOOSE BAY • [borealecsfp](#)

ÉCOLE DES GRANDS-VENTS, SAINT-JEAN • [ecolegy](#)
ÉCOLE NOTRE-DAME-DU-CAP, CAP SAINT-GEORGES • [ecolendc](#)
ÉCOLE ROCHER-DU-NORD • [rocherdunord](#)

CONSEIL SCOLAIRE FRANCOPHONE PROVINCIAL DE TERRE-NEUVE-ET-LABRADOR (CSFP)

• (709) 722.6324 / 1.888.794.6324 (Sans frais)
• conseil@csfp.nl.ca • www.csfp.nl.ca



CSFP

MUSIQUE

Propos recueilli par David Beauchamp

UNE FRANCOPHONE À LAWNYA VAWNYA

La 12^e édition du festival Lawnya Vawnya ne manque pas d'originalité au niveau des langues et des différents styles de musique. En plus de la musique colombienne de Lido Pimienta et du folk ukrainien des Kubasonics, le festival accueillera également l'artiste québécoise Myriam Gendron.



«C'est dommage que je ne puisse pas rester plus longtemps, je pense que j'aurais pu en apprendre beaucoup sur la culture et la musique locale», dit Myriam Gendron à propos de sa première visite au Vieux rocher pour la 12^e édition du festival Lawnya Vawnya. Photo: Courtoisie Myriam Gendron

MYRIAM GENDRON monte sur scène au Ship Pub le 9 juin à 21h40 dans le cadre du festival Lawnya Vawnya. Pour tous les détails sur le festival, visitez leur site web: <https://lawnyavawnya.com/>

DB: Pourriez-vous me raconter un peu votre parcours dans la musique?

Myriam Gendron (MG): Je fais de la musique depuis que je suis toute petite. J'ai grandi à Gatineau et j'ai eu la chance d'aller dans une école publique où les profs de musique avaient créé un programme enrichi. J'ai passé le tiers de mon temps à l'école à ne faire que de la musique. C'est là que j'ai appris à jouer du piano, du violon, des percussions, etc. On touchait à toutes sortes de choses, et c'est là aussi que j'ai appris le chant avec notre chorale.

J'ai ensuite déménagé aux États-Unis pas longtemps et j'ai habité à Paris par après. J'ai continué à jouer de la musique et c'est à ce moment que j'ai appris la guitare de manière autodidacte à l'âge de 12 ans. J'ai beaucoup joué dans le métro de Paris pour le plaisir avec des amis. Je suis revenue au Québec à l'âge de 16 ans et même à ce moment-là, je n'avais pas d'ambition musicale au niveau professionnel.

C'est par après que j'ai découvert Dorothy Parker et ses poèmes et ils m'ont beaucoup inspirés. J'ai décidé de faire de la musique à partir de ses textes. D'ailleurs, je paie des droits d'utilisation à la National As-

sociation for the Advancement of Colored People (NAACP) aux États-Unis parce que les textes de Dorothy que j'ai utilisés pour mon album *Not So Deep as a Well* ont été dédiés à Martin Luther King et c'est eux qui possèdent les droits.

Après cet album que j'ai composé en 2014, j'ai pris mon temps pour composer parce que j'ai deux enfants. À un moment donné, je me suis dit que j'allais faire une demande de bourse pour pouvoir composer un nouvel album. Je l'ai faite et je l'ai eue et j'ai passé sept mois à la maison à composer *Au cœur de ma délire*.

DB: Comment décririez-vous votre style de musique?

MG: Je dirais que c'est du folk parce que c'est englobant; ce n'est pas incompatible avec la musique expérimentale. Le folk, c'est la musique des gens et c'est comme ça que je vois ce que je fais. Je ne me considère pas comme une musicienne professionnelle parce que je n'y connais rien en solfège et je fais de la musique avec les moyens du bord et le peu de matériel d'enregistrement que j'ai chez moi. Pour mon deuxième album *Au cœur de ma délire*, il y a eu un peu de post-production mais il n'en demeure

pas moins que le processus de création a été plus spontané et les trames des chansons représentaient cette liberté. Le folk est pour moi une manière de travailler authentique en produisant des sons sans trop d'arrangements et de fioriture. C'est assez cru et vrai, autant que possible.



Photo: Wikimedia Commons

DOROTHY PARKER, surnommée la «Oscar Wilde féminine» par plusieurs incluant Myriam Gendron, est une auteure, poétesse et nouvelliste américaine décédée en 1967. Source d'inspiration pour l'artiste francophone, elle était très active politiquement en défendant les droits civiques de la population afro-américaine jusqu'à sa mort, un an avant Martin Luther King, à qui elle a dédié ses textes.

*«Complaintes»: famille de chansons traditionnelles, surtout des chansons d'amour avec un angle désespéré.

DB: Pourquoi c'est important pour vous de chanter et composer en français?

MG: Je me faisais beaucoup poser la question quand mon premier album est sorti. Certains au Québec m'ont demandé pourquoi je chantais en anglais et non en français et ma réponse est assez simple: les poèmes de Dorothy Parker sont écrits en anglais, donc pourquoi les traduire? Je devais toujours répondre à cette question et ça me mettait mal à l'aise parce que je n'avais pas de revendications linguistiques à passer et je ne le voyais pas comme une trahison à moi-même puisque je suis une bilingue de Gatineau.

Pour mon album *Au cœur de ma délire*, j'ai entamé un processus pour chercher dans le folk et chercher dans le passé, surtout dans mon passé et c'est là que le français s'est imposé. Quand j'ai entendu *Au cœur de ma délire* pour la première fois en 2016, j'ai réalisé qu'il y a tout un pan du répertoire traditionnel québécois qui m'était étranger au-delà de la Bottine souriante. J'ai découvert qu'il y a des bijoux qui peuvent résonner encore aujourd'hui. Par exemple, «Au cœur de ma délire» est une chanson qui est transmise oralement depuis on ne sait pas combien de temps et on ne saura jamais qui l'a composé. La version de 1971 de Philippe Gagnon et Dominique Tremblay est celle que j'ai entendue et je la trouvais très ancrée dans son époque et très respectueuse de la tradition en plus d'être originale et innovante dans la texture sonore.

Le folk ne doit pas rester cantonné dans le passé; il faut infuser de la vie dans ces chansons-là. J'y suis allé en ratissant large et j'ai écrit des chansons où l'idée que le vieux et le neuf se mélangent naturellement était fondamentale. Les vieilles plaintes* se sont donc mélangées avec les styles plus récents. Pour moi, il n'y a pas de division entre les côtés franco et anglo et je voulais tout réunir à l'image de ma perception du folk.

AGENDA COMMUNAUTAIRE

PROVINCIAL

Du 3 au 12 juin

Festival international «Très court». Le festival Très Court est de retour pour sa 24^e édition! Cinéphiles, c'est le moment de découvrir des courts métrages du monde entier. Renseignez-vous auprès de l'association francophone de votre région pour savoir quels films seront projetés. Et si vous êtes doué avec une caméra, pourquoi ne pas soumettre un court-métrage pour leur concours #Défi48hTrèsCourt? Vous aurez du 3 au 5 juin pour réaliser votre chef-d'œuvre. Pour plus d'informations sur le festival et son concours, rendez-vous ici: <https://trescourt.com/fr>.

2 et 9 juin

Atelier de sophrologie. De 14h à 16h (TN), rejoignez l'organisme ConnectAînés et la Fédération des Francophones de Terre-Neuve et du Labrador (FFTNL) pour un atelier virtuel de sophrologie, avec comme thème la relaxation physique. Animée par Claudine Souchon, la séance vous introduira aux fondamentaux du développement personnel qui proposent un ensemble de pratiques visant à surmonter les sensations douloureuses et certains maux psychiques. Pour plus d'informations ou pour vous inscrire, contactez aines@fftnl.ca.

ST. JOHN'S

Tous les lundis

Chantez avec la chorale La Rose des vents. Vous êtes plus du style ténor ou soprano? Peu importe! Allez tester les limites de votre voix en vous joignant à la chorale communautaire La Rose des vents. Les séances sont offertes aux 16 ans et plus, tous les lundis à partir de 19h au Centre des Grands-Vents. Pour les frais d'inscription ou pour toutes informations supplémentaires, écrivez au chorale@acfsj.ca ou téléphonez au (709) 726-4900.

Chaque lundi, vendredi, samedi et dimanche

Marche intérieure au Works. Les membres du Club des débrouillards de l'Association communautaire fran-

cophone de Saint-Jean (ACFSJ) peuvent également profiter d'une marche intérieure gratuite au Works les lundis et vendredis de 7h à 19h30 ou les samedis et dimanches de 8h30 à 18h30. Pour entrer gratuitement, vous devez présenter votre carte de membre de L'ACFSJ.

Tous les mercredis

Les P'tits poussins au parc. Destinée aux enfants de 5 ans et moins et à leurs parents, l'ACFSJ organise des activités récréatives en plein air et en français à Pippy Park à St. John's de 9h30 à 11h30. L'activité est gratuite, mais une contribution de 10\$ par famille serait appréciée. Pour vous inscrire, communiquez avec Clare Wilcox à jeunesse@acfsj.ca, ou au (709) 726-4900.

CÔTE OUEST

Chaque mardi

Bingo. Cette fois-ci, c'est la bonne! Le Centre TNF de Cap-Saint-Georges vous invite à son fameux bingo hebdomadaire. Courez la chance de gagner des prix tout en vous faisant de nouveaux amis! Rendez-vous au Centre chaque mardi à partir de 18h15. Bonne chance!

17 et 18 juin

Fête de la musique. Le Coin Franco de Corner Brook vous invite à deuxième édition de la Fête de la musique, qui se déroulera au parc Margaret Bowater le 18 juin à partir de 18h30. Pour avoir un avant-goût de ce que vous entendrez, rendez-vous dans les bureaux du Coin Franco pour rencontrer les artistes Bernard et Robert Félix, Liz Fagan et Colleen Power, et pour découvrir une exposition d'art lors de leur 5 à 7.

LABRADOR

4 juin

Samedi animé. Rendez-vous aux locaux de l'Association Francophone du Labrador (AFL) de 10h à 11h30 pour passer du temps avec des amis. Anciens ou nouveaux amis, vos liens resteront gravés dans les mémoires

grâce aux colliers d'amitié que vous fabriquerez! Pour plus d'informations et pour vous inscrire, c'est par là: <https://association-francophone-du-labrador.s1.yapla.com/fr/>

8 juin

Soirée jeux de société. L'AFL organise une soirée thématique sur les jeux de société. Des jeux et animations sur le thème de ceux-ci seront mis à votre disposition, mais vous pouvez aussi apporter vos jeux préférés si vous le désirez! Une belle occasion de socialiser et d'y découvrir de nouveaux jeux! Cette soirée aura lieu une première fois le 11 mai et une deuxième fois le 8 juin au Well-Bean Café, de 18h à 20h. Inscrivez-vous ici: <https://association-francophone-du-labrador.s1.yapla.com/fr/>

10 juin

Petits poussins en santé. Salut aux parents d'enfants de 0 à six ans! L'Association Francophone du Labrador (AFL) vous invite aux matins des Petits poussins en santé, les vendredis de 10h à 11h30. Inscrivez-vous en ligne sur: <https://association-francophone-du-labrador.s1.yapla.com/fr/>

15 juin

Soirée Bingo hybride. L'Association Francophone du Labrador vous invite à une soirée Bingo qui se tiendra à la fois sur place et en virtuel, de 19h à 20h! Le lien de connexion vous sera envoyé la veille de l'activité pour ceux qui y participent en ligne. Et pour s'inscrire, c'est par ici: <https://association-francophone-du-labrador.s1.yapla.com/fr/>

18 juin

Gymnastique. Venez tester votre flexibilité en faisant de la gymnastique avec l'AFL au club des Snowbirds. Places limitées, inscription en ligne requise. Gratuit pour les membres, seulement 5\$ pour les non-membres. Inscrivez-vous ici: <https://association-francophone-du-labrador.s1.yapla.com/fr/>

Si un événement en français est passé sous notre radar ou si vous souhaitez que votre activité figure dans l'agenda communautaire du Gaboteur, contactez-nous directement par courriel, à: info@gaboteur.ca.

ÉDUCATION

Cody Broderick

DES CULTURES MONDIALES, CHEZ NOUS ET EN LIGNE

Ce n'est pas un secret qu'entre les maisons multicolores de Jellybean Row, et un peu partout à Terre-Neuve-et-Labrador, il y a des gens des quatre coins du monde avec de nombreuses traditions différentes qui ajoutent encore plus de couleur au paysage de la province. Maintenant, ces diverses cultures sont mises en vedette pour tous ceux qui sont intéressés à en apprendre plus grâce à un nouveau site web créé par l'organisme Sharing Our Cultures («À la découverte de nos cultures»).

À l'occasion d'un lancement tenu le 20 mai dernier au Emera Innovation Exchange qui surplombe la ville de St. John's sur Signal Hill, Émilie Marchal, Pauline Villauré et Lloydetta Quicoe de ont dévoilé le site web www.contact-cultures.ca pour offrir un nouveau point de vue sur la province.

La nouvelle plateforme numérique, fruit d'une collaboration avec l'École Rocher-du-Nord, vise à faire découvrir les cultures du monde à travers les présentations faites par les élèves au musée The Rooms dans le cadre de l'événement Sharing Our Cultures qui a eu lieu au mois de mars dernier.

Pour la directrice de l'École Rocher-du-Nord Nicole Champdoizeau, qui était aussi présente au lancement du site web, l'identité francophone de ses élèves «n'est jamais assez visible».

Ce nouveau site web offre une solution d'une façon pédagogique: grâce à des vidéos couplées à des quiz et d'autres activités destinées à un public de tous âges, tout le monde peut apprendre quelque chose de nouveau les différentes cultures qui se trouvent ici - en français.

Gratuit et libre d'accès sans inscription, vous pouvez profiter de cette nouvelle ressource à l'intérieur comme à l'extérieur de la salle de classe. En répondant à chaque quiz, vous obtiendrez un badge amusant pour votre passeport virtuel, et votre progression est sauvegardée tant que vous utilisez le même appareil, de sorte que vous pouvez revenir plus tard pour les collectionner tous.

Que votre prochaine étape soit le Congo, le Québec, Saint-Pierre-et-Miquelon ou la France métropolitaine, vous pouvez en apprendre davantage sur les traditions de chaque culture qui donne vie à la francophonie d'ici: www.contact-cultures.ca.



De gauche à droite: un collaborateur de la NLTA, Émilie Marchal et Lloydetta Quicoe de Sharing Our Cultures, John Abbott (le ministre des Enfants, des Aînés et du Développement social), Pauline Villauré (aussi de Sharing Our Cultures) et Nicole Champdoizeau du CSFP. Photo: Cody Broderick

CARNET DE VOYAGE - ÉPISODE 7 | Texte: Véronique Forbes - Illustrations: Catherine Arsenault

Chasse aux possibles de Baie-Comeau à L'Anse aux Meadows

Dans cette série littéraire mêlant l'autobiographie au carnet de voyage, une professeure en archéologie à l'Université Memorial vous invite à l'accompagner dans ses réflexions et aventures à travers le temps et les paysages de la côte Atlantique à la recherche de futurs alternatifs.

Lorsque nous sommes arrivés près de la frontière du Big Land, nous étions entourés de la même forêt majestueuse qui continuait de s'étendre devant nous. Ça a fait drôle de penser qu'on s'apprêtait à quitter le Québec pour entrer dans le Labrador. Je connais un peu l'histoire de cette frontière pas trop claire disputée entre le Québec et Terre-Neuve-et-Labrador dans leurs quêtes aux ressources naturelles, mais c'est plutôt l'expérience de vivre des gens d'ici qui m'intéresse.

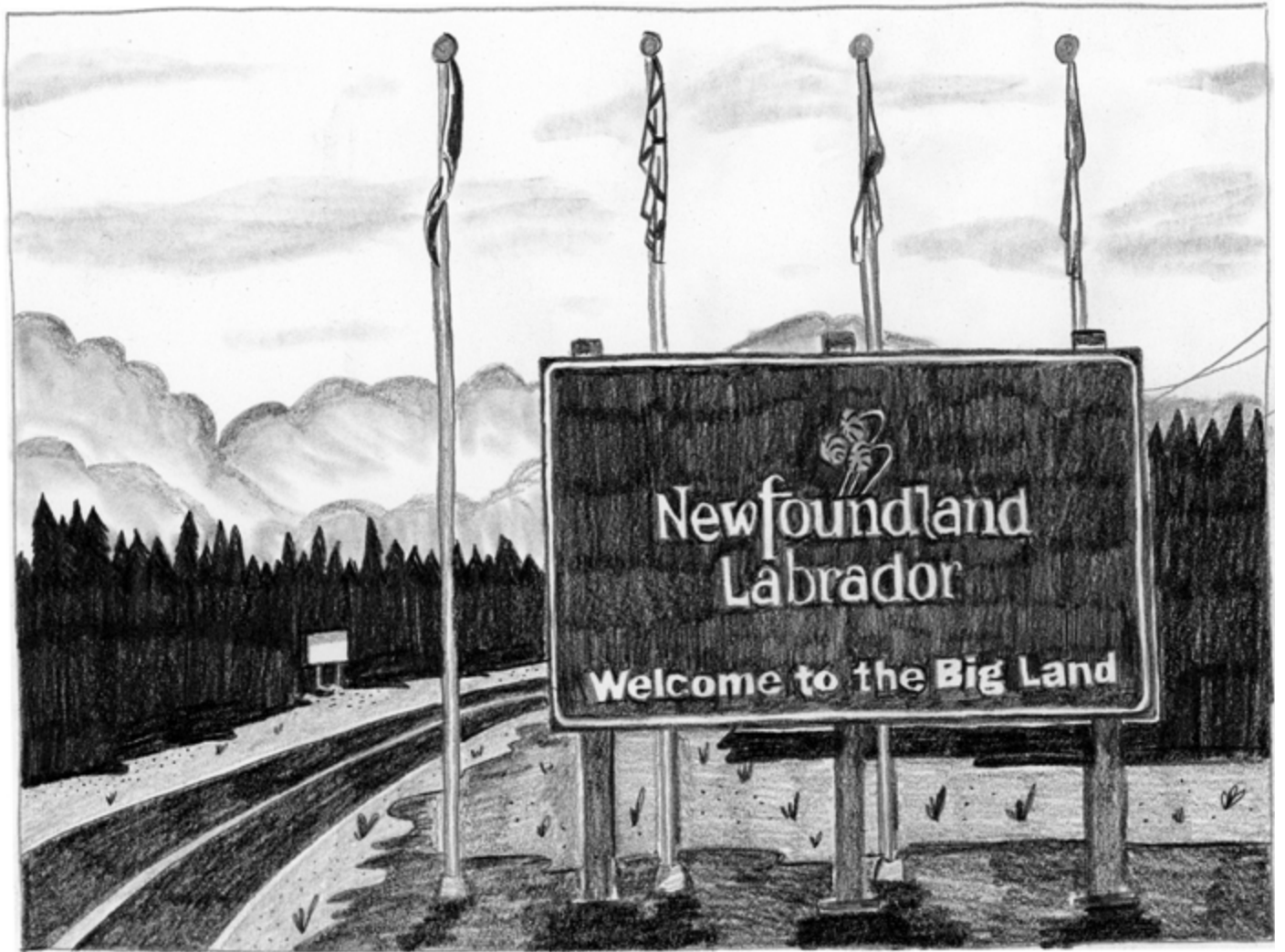
Est-ce que ceux qui vivent près de la frontière – de Fermont jusqu'à Labrador City – se considèrent Québécois ou Labradoriens, ou un peu des deux? Quelles identités uniques se sont développées ici? Les Innus auraient sans doute les réponses les plus intéressantes à mes questions songeuses, bien qu'elles trahissent mon ignorance des réalités de cette région pourtant si près d'où j'ai grandi.

Pour moi, les deux côtés de la frontière semblaient faire partie du même monde, même si les panneaux de signalisation me rappelaient qu'encore une fois, je quittais mon chez moi pour entrer dans une autre phase de mon aventure...

J'ai pensé à Sam Gamegie, frappé par la réalisation qu'un pas de plus, et ce serait le plus loin de La Comté qu'il avait voyagé. (Pour ceux qui sont un peu moins geek que moi, il s'agit d'une scène du premier tome du Seigneur des Anneaux de J.R.R. Tolkien).

La Comté, Hobbiteville, Cul-de-Sac: toutes des métaphores pour la maison, pour son «chez soi».

Les romans fantastiques, les bandes dessinées et les jeux vidéo m'ont donné le goût de l'aventure. Il m'ont permis de visiter des châteaux, de faire la connaissance de dragons et d'elfes, de faire de la magie et de longs voyages à pied ou à cheval, ainsi que d'admirer des villages suspendus dans les arbres... Enfant, j'étais fascinée autant par les animaux, les



Le panneau annonçant notre arrivée au Labrador.

cercls de pierre et les pyramides que par les fantômes, les sorcières et les vampires. Je devorais toutes sortes d'histoires qui nourrissaient mon imagination.

Ainsi, quand ma famille m'a emmenée dans le Vieux-Québec quand j'étais petite, pendant nos visites chez ma tante Andrée et mon oncle Burney, j'étais émerveillée par cette ville qui me semblait tout comme une cité médiévale. Je me rappelle comment la sensation de marcher pour la première fois sur des rues pavées m'a marquée, et à quel point je trouvais les maisons de pierres avec leurs toits colorés jolies. Les canons sur les remparts semblaient raconter des batailles légendaires...

C'est comme ça que toute jeune, j'ai décidé d'explorer le monde pour voir et vivre des choses qui m'étaient inconnues. Mes rêves d'aventure m'aidaient à avancer lorsque je me sentais trop différente des autres enfants, parce que je ne m'intéressais pas vraiment aux mêmes choses qu'eux.

Je ne pense pas que j'avais réalisé, par contre, que de poursuivre mes rêves nécessiterait que je déménage loin du bercail pendant si longtemps. Vivre loin de ma famille, c'est bien ce que je trouve le plus difficile. Mais il n'y a rien comme le sentiment de revenir chez soi et de retrouver ses êtres chers après être partie des mois, sinon des années.

Je suis infiniment reconnaissante envers mes parents, qui m'ont encouragée et supportée même quand j'ai choisi un parcours plutôt risqué. Maman m'a dit qu'ils l'ont fait parce que j'étais tellement certaine que c'était ce que je voulais faire. Quand papa est venu me reconduire à l'aéroport de Montréal pour mon premier vol, alors que j'avais 20 ans, mon visage réjoui lui a réchauffé le cœur et c'est à ce moment qu'il a su que j'étais vraiment prête à partir à l'aventure!

Maintenant que j'ai eu la chance inouïe de vivre en Écosse, en France et sur l'île de Terre-Neuve, ma notion de «chez moi» s'est un peu plus compliquée. Des âmes sœurs rencontrées dans des pays lointains sont devenues en quelque sorte de la «famille éloignée», et des contrées devenues familières jouent le rôle de «chez moi» alternatifs.

Bilbon Sacquet avait bien raison de dire qu'«il est fort dangereux [...] de sortir de chez soi. On prend la route et si l'on ne regarde pas où l'on met les pieds, on ne sait pas jusqu'où cela peut nous mener».

Le temps que l'agente à la frontière du Labrador inspecte nos documents de vaccination, et nous revoilà en route, cette fois dans ma province d'adoption.

Les collines couvertes de forêts, les lacs et les rivières ont défilé par la fenêtre de notre voiture jusqu'à ce qu'on atteigne Labrador City. Après une nuit au Two Seasons Inn, nous avons repris la route tôt le matin. Après seulement quelques kilomètres, nous avons dû ralentir pour laisser passer un ours noir peu timide qui se baladait tranquillement sur l'autoroute!

Voilà une différence avec mon petit bout du Québec où j'ai grandi. Même si les ours noirs habitent les forêts entourant Baie-Comeau, je ne les ai jamais rencontrés. La plus grosse bête que j'ai croisée aux alentours de ma ville, c'est un porc-épic!

Au moment d'écrire ces lignes, je m'apprête à m'envoler pour le Royaume-Uni pour voir la famille de Paul pour la première fois depuis trois ans, et revoir Aberdeen, la ville écossaise où nous nous sommes rencontrés.

Je reprendrai mon récit de notre périple du Labrador jusqu'à L'Anse aux Meadows en septembre.

Profitez bien de l'été, et qu'il vous apporte du repos, de belles rencontres et bien sûr... quelques aventures!




Nous avons croisé un ours noir sur la route entre Labrador City et Goose Bay.

fOlk arts society
LIVING OUR TRADITIONS

THE NEWFOUNDLAND & LABRADOR FOLK ARTS SOCIETY

LE 46^{ÈME}

Présenté par equinor 

NEWFOUNDLAND & LABRADOR FOLK FESTIVAL



8 AU 10 JUILLET 2022

**THE ONCE • KUBASONICS • THE MASTERLESS MEN
ROSE COUSINS • CECILE DOO-KINGUE • VILLAGES
SHERRY RYAN BAND • SHAUIT • THE SWINGING BELLES • TWIN FLAMES
THE MBIRA RENAISSANCE BAND • ANITA BEST & PAMELA MORGAN
FRETBOARD JOURNEY • MAMA'S BROKE • LOMOND SOUND • ROSEMARY LAWTON
MISCELLANY OF FOLK • LES VOYAGEURS • IMMALI • ANDREW KAGUMBA
ADRIAN HOUSE • SALT BEEF JUNKIES • REBECCA SHARR • JAYNE BATSTONE
THE NEIL MURRAY STAGE • +ET PLUS!**

ÉCONOMISEZ EN ACHETANT DES LAISSEZ-PASSER DE FIN DE SEMAINE

BILLETS ET LAISSEZ-PASSER
EN VENTE MAINTENANT

EN LIGNE SUR
TICKETPRO.CA

OU PAR TÉLÉPHONE SANS FRAIS AU
1-888-311-9090

Canada

ST. JOHN'S

Arts NL

2022
COME HOME

FIRST FENCE

STINGRAY
ALL GOOD VIBES

alt
HOTELS BY GERMAN

QUIDI VIDI
BREWERY

SR
FEST

FFTNL
Arts & Culture

CANADIANAV
The Audio / Visual Experience

BROWNING HARVEY LTD.

FIRST LIGHT
St. John's Friendship Centre

Le Gaboteur

dancercel

nfolk.com